



HAL
open science

La revue de Georges Bataille (Critique ou la crypte)

Sylvie Patron

► **To cite this version:**

Sylvie Patron. La revue de Georges Bataille (Critique ou la crypte). Bruno Curatolo et Jacques Poirier. Les Revues littéraires au XXe siècle, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, pp. 79-89, 2002, Le texte et l'édition. hal-00698672v2

HAL Id: hal-00698672

<https://hal.science/hal-00698672v2>

Submitted on 15 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La revue de Georges Bataille : *Critique* ou la crypte

À l'inverse des *Temps modernes* dont l'image est immédiatement liée au manifeste de Jean-Paul Sartre sur la littérature engagée, l'éditorial du premier numéro de *Critique*, en juin 1946, ne manifeste qu'une volonté d'effacement. Non signé, disposé au verso de la page de titre, il décrit brièvement la formule éditoriale de la revue : « *Critique* publiera des études sur les ouvrages et les articles paraissant en France et à l'étranger », et l'ambition à laquelle elle répond : « Ces études dépassent l'importance de simples comptes rendus. À travers elles, *Critique* voudrait donner un aperçu, le moins incomplet qu'il se pourra, des diverses activités de l'esprit humain dans les domaines de la création littéraire, des recherches philosophiques, des connaissances historiques, scientifiques, politiques et économiques¹ ». Un aperçu, le moins incomplet qu'il se pourra. Ce qui se dit dans cet éditorial n'a pas la gueule de « Cette conception, je la nommerai totalitaire² » et d'autres phrases célèbres de la « Présentation ». Aussi bien *Critique* n'est pas la revue de Georges Bataille comme *Les Temps modernes*, celle de Sartre.

Il y a un décalage et comme une rupture des rapports entre *Critique* et tout ce que Bataille a pensé ou éprouvé jusque là. L'adepte d'un système du non-savoir, dont toute l'expérience intérieure est dirigée contre l'idée de projet, qui se passionne pour la tâche aveugle qu'il perçoit dans l'entendement (lieu de la poésie, du rire, de l'érotisme), n'est pas *a priori* le mieux placé pour diriger cette revue sobre et d'obédience rationaliste. L'organisation du travail qu'elle suppose paraît bien éloignée de toute notion de fête ; la nécessité d'aboutir, plus éloignée encore de la dépense telle que Bataille la conçoit. Loin de se livrer à la chance ou à l'échéance (ce qui échoit, ce qui tombe), imagine-t-on que Bataille puisse se faire à l'idée de la gestion du temps ? Tout dans sa correspondance à propos de *Critique* se

¹ *Critique*, n° 1, juin 1946, p. 2. Les considérations qui suivent, de nature juridique et technique, se prêtent moins à la citation.

² Jean-Paul Sartre, « Présentation », *Les Temps modernes*, n° 1, octobre 1945, p. 8.

place dans un rapport d'opposition avec ses objets de réflexion et ses choix existentiels antérieurs : à l'instant bataillien s'oppose par exemple une constante inquiétude touchant l'avenir ; à la dramatisation, une « discipline intellectuelle générale¹ » ; à l'agitation et à la prise de position politiques, la « tenue » de la revue — car c'est la seule question qui, selon lui, mérite alors d'être posée². Et tandis qu'il prônait dans *L'Expérience intérieure* l'usage des mots à d'autres fins qu'utiles, le voilà qui prie instamment ses collaborateurs de bien vouloir employer le langage de tout le monde : « Je ne crois pas, lorsqu'un mot (comme révolution) est très souvent pris dans un sens plus large qu'on ne fait soi-même, que l'on puisse dire sans inconvénient que telle ou telle chose n'est pas, par exemple, révolutionnaire, simplement parce que, d'un certain côté, l'on veut n'employer le mot qu'en un sens restreint. Nous ne pouvons rien contre l'usage (quelquefois contre l'usure) des mots³ ».

Avec *Critique*, Bataille fait prendre consistance à l'image la plus négative qui ait été donnée de lui, par André Breton tout d'abord (Breton parlant à son sujet d'un « assis de bibliothèque⁴ »), puis par Sartre d'une autre façon. S'il fait état d'une expérience, c'est de celle qu'il a acquise à la tête du service des périodiques de la Nationale, réfléchissant à la signification que ceux-ci pouvaient avoir par rapport aux livres et aux organes de presse. Il se concilie d'ailleurs l'appui de son ancien collègue Pierre Josserand (« Voir Josserand à la BN et lui demander ce qu'il a comme bibliographies et comme revues donnant des comptes rendus⁵ »).

S'il manifeste une volonté, c'est celle de rendre compte et de faire rendre compte, dans un temps aussi peu éloigné que possible de la publication, des livres les plus importants de toutes les disciplines connues. Aux collaborateurs de *Critique*, il recommande de se plier à la règle du compte

¹ Lettre de Georges Bataille à Pierre Prévost du 3 avril 1946, in Georges Bataille, *Choix de lettres (1917-1962)*, éditées par Michel Surya (Paris, Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 1997, p. 283-284). La correspondance échangée par Bataille et Prévost, rédacteur en chef de *Critique* du n° 1 (juin 1946) au n° 12 (mai 1947), apporte un précieux éclairage sur les débuts de la revue.

² Lettre de Georges Bataille à Pierre Prévost du 9 avril 1946 (*ibid.*, p. 291).

³ Lettre de Georges Bataille à Pierre Prévost du 3 avril 1946 (*ibid.*, p. 283). Le choix du mot « révolution » n'est pas dû au hasard : il cristallise la menace d'une rupture entre les anciens membres du groupe *Ordre nouveau*, dont Pierre Prévost, et les communistes représentés au comité de rédaction par Éric Weil.

⁴ André Breton, *Second manifeste du surréalisme, Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1988, p. 827.

⁵ Lettre de Georges Bataille à Pierre Prévost, circa janvier 1946, in Georges Bataille, *Choix de lettres, op. cit.*, p. 263. Pierre Josserand fait partie du premier comité de rédaction de *Critique*, avec Maurice Blanchot, Jules Monnerot, Albert Ollivier et Éric Weil.

rendu (« On vous demande d'abord de parler d'un livre¹ »), de tenir compte aussi de l'actualité éditoriale et de l'éventualité d'une réédition ou de l'apparition sur le marché de la traduction d'un livre paru à l'étranger quelques années auparavant. Il se réserve pour sa part de veiller à la pluridisciplinarité de la revue (« Il y a trop peu d'histoire, de sociologie, de psychologie, de biologie. Le Mead risque d'être très isolé, très cheveu sur la soupe par rapport au reste² ») et de donner aux publications étrangères l'importance qui leur revient (« C'est très ennuyeux car les ouvrages étrangers se réduisent maintenant au seul Heidegger !³ »).

S'il sollicite ses amis et ses proches, c'est désormais dans le cadre de leur spécialité : Georges Ambrosino, ancien membre de la société secrète *Acéphale*, sur les questions de physique nucléaire, ou André Masson sur les beaux-arts (Corot, Lionello Venturi). Il s'abstient d'ailleurs de penser à *Critique* en termes de groupe ou de communauté.

La fabrique éditoriale de la revue ressemble au roman d'une salle de bibliographie. Le fichier des livres reçus y noue des relations permanentes, quoique sujettes à variation, avec celui des collaborateurs pressentis : « le Miller » avec Raymond Queneau, « le Beveridge » avec Jean Piel, « le Mead » avec Roger Caillois, Michel Leiris ou un de ses collègues du Musée de l'homme, Berdiaev (sur Dostoïevski) ou Troyat (sur Pouchkine) avec Alexandre Koyré, qui connaît à la fois Pouchkine et Dostoïevski, Confucius avec Pierre Prévost (« C'est très bien si vous faites Confucius mais connaissez-vous bien l'histoire de la Chine ?⁴ »). Sans oublier Bataille lui-même : « Je ne pouvais, sur le refus de Queneau, que faire le Miller moi-même. Je ne voyais personne à qui confier le Breton. J'avais sur le Monnerot quelque chose à dire qui m'importait vraiment. D'autre part, j'ai toujours considéré que le seul moyen de mettre au point cette revue était de procéder ainsi⁵ ». Il n'est pas jusqu'à la présentation des articles qui ne rappelle la

Lettre de Georges Bataille à Pierre Prévost du 9 avril 1946, *ibid.*, p. 291.

Lettre de Georges Bataille à Pierre Prévost du 2 mai 1946, *ibid.*, p. 313. Il s'agit d'un article de Georges Balandier et Paul Mercier sur Margaret Mead, intitulé « Personnalités et groupes dans les mers du Sud », à paraître dans *Critique* (n° 2, juillet 1946, p. 184-194).

Lettre de Georges Bataille à Pierre Prévost du 15 mars 1946, *ibid.*, p. 274.

Lettre de Georges Bataille à Pierre Prévost du 30 avril 1946, *ibid.*, p. 310.

Ibid., p. 307. Il s'agit des trois premiers articles de Bataille dans *Critique* : « La morale de Miller » et « Le sens moral de la sociologie » (n° 1, juin 1946, p. 3-17 et 39-47), ainsi que « Le surréalisme dans sa différence avec l'existentialisme » (n° 2, juillet 1946, p. 99-110), où il opère un rapprochement avec André Breton. À cause des refus auxquels il se heurte, des défiances qu'il éprouve parfois, de l'importance qu'il accorde à certains sujets, Bataille est mené à écrire une vingtaine d'articles en 1946, autant et plus les années suivantes, sous son nom et sous divers pseudonymes. Certains entretiennent des liens étroits avec le travail en cours (voir notamment *La Part maudite*). D'autres plus lâches. La liste des sujets traités établit une juste proportion entre les contraintes de l'actualité bibliographique et les

fiche : en exergue, le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage ; derrière une accolade, le lieu et la maison d'édition, le format, le nombre de pages. Tous les témoignages s'accordent à dire que Bataille y apporte le plus grand soin.

Reste à savoir comment ce travail soigné de bibliothécaire s'allie avec la part irréductible en lui qui est passion, pour reprendre ses propres termes. Sans se contenter de l'étiquette psychologique : une personnalité complexe (comme toutes les autres), ni de ce rapport malheureux aux pouvoirs institués que ne manquent jamais de rappeler les mauvais sociologues. Ce qu'il faut essayer de penser, c'est cette sorte de consentement de Georges Bataille à passer pour un autre ou, pour mieux dire, de renoncement actif à être lui-même. Pourquoi ? Pour assurer la qualité matérielle, la qualité intellectuelle et la viabilité de *Critique* au-delà même de sa propre vie. Ce n'est pas rien. Mais c'est pourtant ce qui déconcerte : jusqu'à la durée de *Critique*, qui ne lui ressemble pas. Qu'est-ce qui fait courir Bataille ? À supposer que la question ait une réponse, il faudrait en chercher les éléments dans ce qui, en *Critique*, passe les limites de la raison ou tente de passer à la limite sur l'inachèvement de la raison : l'encyclopédisme au milieu du vingtième siècle, l'ambition de faire le tour, le parcours complet du savoir à l'ère de la relativité, le refus de choisir entre la généralisation philosophique et la pluralité des disciplines spécialisées devant l'insistance d'une question que Bataille est le seul à formuler : qu'est-ce que l'histoire universelle ?

Comme *Les Temps modernes* dans l'après-Sartre, pour poursuivre la comparaison, *Critique* continue après la mort de Bataille, en juillet 1962, sous la direction de son collaborateur le plus proche. Mais à la différence de la revue de Sartre, c'est alors que *Critique* devient véritablement la revue de Georges Bataille. Elle le devient aux yeux de ses collaborateurs, qui ne cachent pas leur émotion d'être sollicités, et aux yeux de ses lecteurs qui, lorsqu'ils se manifestent, le font au contraire sur le mode de la réclamation.

Qui est le nouveau directeur de *Critique* ? Journaliste économique, devenu haut fonctionnaire à l'Économie et à l'Aménagement du territoire, Jean Piel est un homme sans visibilité intellectuelle mais non sans une vive intelligence, comme il ne tarde pas à le montrer. Arrivé à la tête de la revue selon une logique de succession plus familiale, et même compassionnelle, qu'intellectuelle, il commence par s'entourer d'un conseil de rédaction formé de Roland Barthes, Michel Deguy et Michel Foucault, et lui donne

aspirations personnelles de l'écrivain — sauf en ce qui concerne Sade et les sujets d'ordre sexuel.

pour mission de préparer le numéro spécial d'« Hommage à Georges Bataille¹ ».

Ce numéro rassemble des personnalités ayant suivi Bataille de l'enfance à l'âge d'homme (Georges Delteil), dans sa rencontre avec les ethnologues (Alfred Métraux), dans ses premières confrontations avec Hegel (Raymond Queneau), dans l'« aventure *Documents* » ou la « construction » d'*Acéphale* (Michel Leiris, André Masson), dans un dialogue à plusieurs voix sur l'expérience intérieure (Jean Bruno), la notion de dépense (Jean Piel), la communication (Maurice Blanchot), la théorie de la religion (Pierre Klossowski, Jean Wahl). Il contient également trois noms qui brillent déjà comme les emblèmes de la modernité : Roland Barthes sur « La métaphore de l'œil », Michel Foucault avec « Préface à la transgression », enfin Philippe Sollers dont le titre, « De grandes irrégularités de langage », reprend les termes employés par Bataille à propos de l'œuvre de Sade. Un complément utile de bibliographie, qui répertorie à la fois les œuvres de Bataille et les ouvrages et articles le concernant, fait de ce numéro un moment fort dans la réception de Bataille mais aussi dans la perception qu'on peut avoir de la vie intellectuelle française en 1963. Quant à *Critique*, le nombre de ses abonnés augmente de 6,5 % dans l'année.

La revue de Georges Bataille dirigée par Jean Piel connaît plusieurs infléchissements, liés pour certains à l'amélioration du chiffre d'affaires de la revue, tandis que d'autres reproduisent simplement les modifications du champ intellectuel au début de ce qu'on a coutume d'appeler l'époque structuraliste. On peut ainsi noter le développement de la formule des numéros spéciaux, sur la lancée du numéro Bataille : « Gaston Bachelard² », « Présence de Merleau-Ponty³ » et beaucoup d'autres par la suite. Est également notable l'assouplissement de la règle du compte rendu (« On vous demande d'abord de parler d'un livre⁴ ») — même si la présentation des articles demeure rigoureusement inchangée. La revue bibliographique se révèle une formidable tribune. Pas pour le directeur : contrairement à Bataille, Jean Piel n'écrit presque pas. Ceux qui s'y expriment font partie d'une nouvelle génération, dont Piel reconnaît les apports mais dont il est aussi amené à accepter les liens d'appartenance. De là un certain nombre de

¹ *Critique*, n° 195-196, août-septembre 1963.

² *Critique*, n° 200, janvier 1964.

³ *Critique*, n° 211, décembre 1964.

⁴ Cf. *supra* n. 8. L'exemple le plus frappant de cet assouplissement est le double article de Jacques Derrida, « De la grammatologie » (*Critique*, n° 223, décembre 1965, p. 1016-1042 ; n° 224, janvier 1966, p. 23-53), dont l'exergue bibliographique comporte deux livres de Madeleine V.-David et d'André Leroi-Gourhan, ainsi que les actes d'un colloque sur *L'Écriture et la psychologie des peuples*. Les noms de David et de Leroi-Gourhan sont à peine plus que cités dans le corps de l'article.

faits nouveaux, dans lesquels on peut voir des manquements si l'on se place du point de vue de la « tenue » : renvois réciproques entre les signatures et les noms en exergue, notes de bas de pages qui ne servent pas à préciser une source ou apporter un complément dans l'ordre de l'information mais à marquer une solidarité intellectuelle, citations obligées, etc. Pour cette génération, Bataille n'est pas un contemporain, mais il est capital. C'est pour Foucault un auteur qu'il a lu précocement et qui l'a aidé à se détacher des formes traditionnelles de la philosophie, représentées pour lui par l'hégélianisme et la phénoménologie ; c'est l'une des références majeures de Jacques Derrida dans son entreprise de déconstruction de la métaphysique occidentale ; c'est celui qui fait déjà à Barthes une impression qu'il décrira plus tard, dans le fragment « Bataille, la peur¹ ». Bataille est enfin l'écrivain qui, avec Antonin Artaud, incarne le mieux la notion telquélienne de textes de rupture. Tout cela ne va pas sans une certaine confusion, volontaire ou involontaire, entre l'aspiration à la démocratie universelle et une expression très aristocratique, ou entre le texte de Bataille, avec ce qu'il représente, et une conception du texte qui nie la représentation. En l'occurrence peu importe. Dans tous les sens du terme, la revue *Critique* est dans le coup.

À la fin de l'année 1967, le Centre de sociologie européenne de l'ÉPHÉ réalise une enquête sur les lecteurs de *Critique*². Sans prétendre livrer par là l'ensemble des résultats obtenus, on peut dire que les lecteurs de la revue se partagent en deux groupes, séparés par des options positives et négatives qui ont leur cohérence. Analyse rigoureuse et fidèle des ouvrages, refus de la polémique, importance accordée aux livres étrangers : le premier groupe et le plus ancien, constitué essentiellement d'abonnés, approuve tous les traits par lesquels *Critique* se distingue des autres revues. Il exprime même parfois des réactions de rejet à l'égard de l'ésotérisme et de ce qu'il perçoit comme une tendance de la revue à s'identifier avec d'autres, *Tel Quel* en particulier. Le structuralisme est le point le plus fréquemment invoqué par les lecteurs du second groupe, constitué d'acheteurs au numéro, qui suggèrent également à *Critique* d'aborder les problèmes relatifs au renouveau du marxisme.

Pour les lecteurs ayant répondu à l'invitation d'exposer plus longuement et plus librement leurs opinions sur la revue, se référer à Bataille ou à l'époque de Bataille est une manière de critiquer l'époque contemporaine. Le Bataille dont ils parlent n'est pas Bataille, la peur ou la passion, mais bien l'autre Bataille (dont le nom est parfois associé à celui d'Éric Weil, quelles

¹ Roland Barthes par Roland Barthes, Paris, Le Seuil, « Écrivains de toujours », 1975, p. 147.

² Supplément au n° 247, décembre 1967, de *Critique*. Cité in Sylvie Patron, « *Critique* » (1946-1996). Une encyclopédie de l'esprit moderne, Paris, Éditions de l'IMEC, « L'Édition contemporaine », 1999, p. 130-134.

que soient les tensions qui ont toujours régné au sein de leur association). À titre d'exemple, cette lettre d'André Padoux, directeur de l'Institut français de Francfort, retrouvée dans les archives de Jean Piel. Il informe d'abord la direction de *Critique* de sa décision de mettre fin à son abonnement : « Cela parce que, dans sa rédaction actuelle, *Critique* n'est plus accessible qu'à un public très restreint, étant maintenant faite par, et pour, des philosophes voulant se tenir à la pointe de la nouvelle mode » (comprendre, comme le fait Jean Piel, les philosophes du conseil de rédaction, récemment élargi à Jacques Derrida, mais aussi des « penseurs » comme Lacan, Althusser et même Sollers). Après avoir précisé qu'il était, dans son Institut, le dernier lecteur de *Critique*, il termine sa lettre en disant : « Peut-être avez-vous raison d'orienter *Critique* comme vous le faites, mais c'est alors une nouvelle revue, et non plus celle que G. Bataille avait fondée¹ ». Le reproche est de nature à toucher un directeur de revue qui se pose en continuateur. Dans la lettre qu'il adresse à son tour à André Padoux, dont le double se trouve lui aussi archivé, Jean Piel veut bien admettre : « Oui, les derniers numéros de la revue contiennent des articles qui sont de lecture difficile », mais il ne manque pas d'ajouter, à toutes fins utiles : « mais je ne crois pas, en les publiant, avoir trahi la conception qu'avait mon ami Georges Bataille de la revue qu'il a fondée voici vingt ans, ni dévié de la ligne de conduite que je me suis tracée depuis que je dirige moi-même cette revue² ».

Dans l'impossibilité où elle se trouve de satisfaire le second groupe de lecteurs sans perdre une partie du premier, *Critique* s'engage dans la voie de la nouveauté, voire de la mode, au détriment d'une certaine forme de fidélité.

La revue de Georges Bataille : l'expression fait retour au début des années 80, non dans son sens littéral, mais avec le sens figuré du « comble ». Elle le fait sous la plume d'un ancien collaborateur de *Critique*, Jean-Marie Benoist, en réponse à l'article qu'un autre collaborateur, Jacques Bouveresse, lui a consacré dans *Critique*. Pour saisir ce qui se joue dans ce retour du mort, il convient d'abord de rouvrir le dossier de la polémique Benoist-Bouveresse.

L'article de Jacques Bouveresse est publié à l'occasion d'un numéro exceptionnel, conçu et préparé par Jean Piel et Vincent Descombes,

¹ Lettre d'André Padoux à Jean Piel du 1er janvier 1968 (Archives Jean Piel, IMEC). Citée avec l'aimable autorisation de l'auteur.

² Lettre de Jean Piel à André Padoux du 5 janvier 1968 (Archives Jean Piel, IMEC). Citée in Sylvie Patron, « *Critique* » (1946-1996). *Une encyclopédie de l'esprit moderne*, op. cit., p. 187-188. En haut de la lettre de Padoux, est écrit à la main, probablement par la secrétaire de rédaction de *Critique* : « ne devriez-vous pas répondre personnellement ? ». On remarque que Jean Piel s'en acquitte promptement.

« L'année politico-philosophique : le comble du vide¹ ». Exceptionnel, ce numéro l'est doublement : par l'inanité des ouvrages recensés et par le tour inhabituel que prennent aussi les recensions. Ni débat de fond comme celui qu'a déjà suscité la nouvelle philosophie, ni constat attristé du déclin de l'intelligentsia française, que semblent dénoter les succès éditoriaux de Jacques Attali, de Bernard-Henri Lévy ou d'Alain de Benoist, l'objet de ce numéro est tout autant moral qu'humoristique. Il se résume en un devoir de satire. Dans son article, Bouveresse s'en prend au livre de Jean-Marie Benoist, *Chronique de décomposition du PCF* (La Table ronde, 1979, 304 p.). C'est le récit d'une campagne électorale, menée sous les couleurs du libéralisme, contre Georges Marchais, candidat du Parti communiste, dans la première circonscription du Val-de-Marne. Un récit qui se veut picaresque et que Bouveresse salue en ces termes : «Après le structuralisme jovial, voici donc, dans la foulée, le giscardisme rigolar² ». La haine dont Benoist enveloppe à la fois le marxisme et toute forme de rationalité, comme s'il y avait alors quelque chose de particulièrement rationnel dans le système soviétique ou chinois, n'est pas de nature à susciter l'indulgence d'un Bouveresse. Tout son article s'emploie à démontrer la pauvreté conceptuelle des écrits de Benoist, ainsi que le peu de portée politique de ses actes. Il le félicite en revanche pour « sa maîtrise exceptionnelle dans l'art d'aligner imperturbablement des phrases dépourvues de signification³ ».

Peu après la parution de ce numéro, Benoist demande un droit de réponse. Ce n'est pas un hasard si, au début du texte qu'il envoie à *Critique*, il donne à lire quelques phrases d'un précédent article sur Jorge Luis Borges qu'aux dires de certains, dont Roger Caillois, l'écrivain lui-même aurait appréciées. Il retrace ensuite les différentes étapes d'une recherche qu'il qualifie de rigoureuse et d'obstinée, bien éloignée en tout cas des pratiques d'un illusionniste qui « excelle dans l'art de faire sortir au bon moment de son chapeau le tout dernier état de la plus ésotérique des sciences⁴ ». Il rappelle son inscription sur la liste d'aptitude aux fonctions de maître assistant de l'Université et des Grands établissements — cela pour rassurer

¹ *Critique*, n° 392, janvier 1980.

² Jacques Bouveresse, « La preuve par zéro », *ibid.*, p. 51. Entre le structuralisme et le programme politique de Valéry Giscard d'Estaing, on n'est pas tenu de faire le rapprochement. Bouveresse le fait en se fondant sur l'itinéraire intellectuel de Jean-Marie Benoist. Lui-même appartient à une génération plus tournée vers l'étranger, vers la philosophie analytique, qui suscitait auparavant l'indifférence, voire l'hostilité dans les milieux althusseriens, et vers la pensée allemande qui apporte au post-structuralisme français la contradiction.

³ *Ibid.*, p. 57.

⁴ *Ibid.*, p. 53, in Jean-Marie Benoist, « Basile ou la méprise », texte inédit (*Archives Critique*, Éditions de Minuit).

Bouveresse, inquiet de ce qu' « il faille recourir à un Benoist pour seconder le plus célèbre de nos anthropologues au Collège de France¹ ». Au passage, Benoist déclare la guerre non seulement à Bouveresse mais aussi à *Critique* : « Séduction : le mot est lâché ; dans leur hâte à tout fixer sous le scalpel de la rationalité binaire, les surveillants du discours ne tolèrent ni le jeu ni la séduction, ni cette insupportable gratuité du don et de la grâce. Ils imaginent que c'est par calcul ou ambition frénétique et non par dépense (la revue de Georges Bataille...) que l'on se laisse aller à suivre les lignes aventureuses et rigoureuses aussi des structures et des symboles en tout lieu où l'on n'est pas forcément attendu² ». Le texte de cette réponse ne sera jamais publié dans *Critique*.

Mais l'affaire est portée devant les tribunaux. Si le premier procès, concernant la question du droit de réponse, est gagné en appel, le procès intenté par Benoist pour diffamation et injures publiques tourne au désavantage de Bouveresse, en qualité d'auteur principal, et de Piel à titre de complice. Bouveresse est relaxé pour certains passages qui, malgré leur caractère péjoratif, ressortissent au droit de critique (l'accusation de pratiquer « la philosophie à grandes pelletées³ » ou d'exceller dans l'art de tirer de son chapeau, etc.), y compris pour ceux qui font allusion aux activités professionnelles de Benoist. Mais le Tribunal le déclare coupable du délit de diffamation publique envers particulier pour tous les passages qui décrivent celui-ci comme un flatteur sans conviction, un arriviste sans caractère et un écrivain sans morale, de même que pour « le genre de parasitisme et de papillonnage généralisé qu'il préconise⁴ ». Bouveresse est également déclaré coupable de l'infraction d'injure publique dans quelques passages plus restreints.

En attendant le jugement du procès, Jean-Marie Benoist accorde à Philippe Sollers un long entretien pour *Tel Quel*. Après diverses considérations de politique extérieure, depuis l'élection du pape Jean-Paul II jusqu'à l'invasion soviétique en Afghanistan, en passant par les discussions préliminaires aux accords Salt sur la limitation des armes stratégiques, qui apparaissent aujourd'hui au mieux comme des illusions comiques (« Nous

¹ *Ibid.*, p. 58. Benoist est en effet l'assistant de Claude Lévi-Strauss.

² Jean-Marie Benoist, « Basile ou la méprise », art. cit., p. 4.

³ Jacques Bouveresse, « La preuve par zéro », art. cit., p. 53.

⁴ *Ibid.*, p. 58, in Jean-Marie Benoist, « Basile ou la méprise », art. cit.

⁵ « La normalisation », *Tel Quel*, n° 84, été 1980, p. 48-60. Benoist fait partie de la mouvance de *Tel Quel* depuis de nombreuses années. Auteur de *Marx est mort* (Paris, Gallimard, « Idées », 1970), il se pose en précurseur des nouveaux philosophes. À travers lui, mais aussi à travers Maria-Antonietta Macciocchi et Bernard-Henri Lévy, c'est la position de *Tel Quel* dans le nouveau débat politico-philosophique qui se trouve dénoncée.

dormons et Jean-Paul II nous réveille¹ »), au pire comme des élucubrations (« Face à cette dignité inébranlable du peuple afghan, les médias français nous donnent en pâture, le visage tordu de haine et de mensonge, Georges Marchais² »), arrive enfin la mention de *Critique* : « la revue philosophique par excellence ». Sollers n'en est plus à une contradiction près quand, ayant décrété cinq auparavant : « Nous n'aurions jamais fait *Tel Quel* s'il n'y avait pas eu *Critique*. Il y a une sorte de filiation historique³ », il se met à expliquer gravement : « La revue philosophique par excellence, c'est pour moi celle qui développe une obsessionnalité philosophique pour autant qu'elle se construit sur un cadavre qui pourrait la mettre en question ». Entre *Tel Quel* et *Critique*, la rupture est désormais consommée. Mais que faire de Bataille qui accompagne dans l'entourage de *Tel Quel* le retour en force de la question religieuse (n'a-t-il pas indiqué : la vérité du langage est chrétienne) ? Puisqu'on ne saurait oublier celui par qui *Critique* a été fondée, on prétendra que *Critique* l'a laissé s'enfoncer dans l'oubli. « Fondateur : Georges Bataille, ça veut dire que dans la crypte du discours philosophique, on est obligé de mettre précisément un cadavre et un discours qui a été tout sauf le discours philosophique calme, rationnel⁴ ». C'est en fait un rapport pour le moins problématique à la philosophie et une tendance tout à fait personnelle à brouiller les frontières entre les disciplines qui viennent alimenter ici l'horreur de Sollers, mais aussi de Benoist, pour la philosophie comme discipline spécialisée. « Oublier Bataille dans sa crypte, parier anachroniquement pour un prométhéisme scientiste désuet, toutes ces opérations ressortissent du même comportement réducteur : pour ces gens-là, il s'agit de tisser les barbelés d'un goulag intellectuel fait d'impuissance politique et où il est interdit de métaphoriser » (par parenthèse, Benoist ne s'en prive pas), « d'accomplir ces voyages de séduction et de ferveur qu'Aristote déjà nommait la *metabasis eis allo genos*, le passage à un autre genre de l'Être⁵ ».

L'opposition résolue, l'anachronisme profitable, le comble ou le hasard qui se pénètre d'intelligence et qui rend fou : telles sont les modalités successives de la relation entre Bataille et la revue de Georges Bataille. Qu'en est-il à présent ? Depuis la mort de Jean Piel, en janvier 1996, le directeur de *Critique* ne peut plus se prévaloir d'une relation à la personne

¹ *Ibid.*, p. 49.

² *Ibid.*, p. 56.

³ In *Situation et avenir des revues littéraires*, Actes du colloque des 5 et 6 mars 1975, Nice, Centre du XX^e siècle, 1975, p. 174.

⁴ « La normalisation », art. cit., p. 56.

⁵ *Ibid.*, p. 59.

du fondateur. Ni bataillien, ni oublieux de Bataille, il a cru bon de faire paraître un numéro spécial intitulé « Éros 2000¹ ». Ce n'est pas nécessairement ce qu'il a fait de mieux.

Sylvie Patron
Université Denis Diderot-Paris 7

¹ *Critique*, n° 637-638, juin-juillet 2000. Philippe Roger a été désigné par le conseil de rédaction, réuni autour de Michel Deguy, pour succéder à Jean Piel à la tête de la revue.